

Zeitschrift: Heimatschutz = Patrimoine
Herausgeber: Schweizer Heimatschutz
Band: 104 (2009)
Heft: 4

Artikel: Ce n'est pas qu'une question de goût : la couleur porte une signification sociale et culturelle
Autor: Teyssere, Eric
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-176313>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La couleur porte une signification sociale et culturelle

Ce n'est pas qu'une question de goût

Du rouge écarlate, du bleu cobalt ou du vert pomme ... Depuis quelques années, la fantaisie des propriétaires et des architectes semble ne plus avoir de limites, sous prétexte de liberté. Or la mise en couleur d'un édifice n'est pas qu'une simple question de goût. Elle relève de quelques principes, malheureusement souvent oubliés.

Eric Teyssiere,
ancien conservateur des
monuments et sites du
canton de Vaud

La couleur n'est pas neutre. Elle est socialement et culturellement connotée en fonction de l'objet sur lequel elle s'applique. Auriez-vous envie d'un appareil photographique réflex jaune? D'une Ferrari vert anglais? D'un complet-veston rose? Aimerez-vous trouver dans votre assiette du poisson artificiellement coloré en bleu (si, si, c'est possible)? Probablement pas.

Or, depuis quelques décennies, la couleur réinvestit nos villes et nos villages. Consultez des photographies prises dans nos villes dans les années 70, le blanc, le beige et le gris clair y règnent en maître, ponctués de quelques rares taches pastel. Les premiers roses soutenus et des jaunes vifs apparaissent dès les années 80. Puis le mouvement s'accélère et le XXI^e siècle naissant voit fleurir le rouge écarlate, le bleu cobalt et le vert pomme. La fantaisie des propriétaires, des architectes et des peintres semble ne plus avoir de limites, sous prétexte de liberté de goût et de gaieté des couleurs.

En milieu nouvellement urbanisé, fort bien. En milieu traditionnel, c'est une autre affaire. La Charte de Venise ne prescrit-elle pas que «lorsque le cadre traditionnel subsiste, celui-ci sera conservé, et toute construction nouvelle, toute destruction et tout aménagement qui pourrait altérer les rapports de volumes et de couleurs seront proscrits»?

Trois principes

Loin de n'être qu'une simple question de goût, la mise en couleur d'un édifice relève dès lors

de quelques principes, malheureusement en général ignorés – ou plus exactement oubliés – des professionnels, des autorités et du public. En premier lieu, les couleurs de l'architecture dépendent d'abord des matériaux utilisés localement. Qu'on pense au granit gris dont est fait St-Malo, à la chaux blanche recouvrant les maisons des îles grecques, à la terre de Sienne qui colore toute la Toscane et, plus près de chez nous, au gris-vert de la molasse de Berne ou au rouge du grès des Vosges utilisé à Bâle. La pierre d'Hauterive ne fait-elle pas même dire de Neuchâtel qu'il est «taillée dans une motte de beurre»? En outre, dans nos régions, du Moyen-Age jusqu'au XIX^e siècle, le blanc de la chaux grasse – le seul liant connu jusqu'à l'arrivée des ciments – constitue la couleur presque unique des enduits des façades. C'est que les pigments coûtent chers et qu'on n'y a recours que rarement. En dehors du cadre alpin, soumis à d'autres traditions, le bois est protégé par une peinture. Le gris clair domine sur les avant-toits, le vert est appliqué sur l'immense majorité des volets et enfin le blanc ou le gris clair – des couleurs destinées à atténuer les chocs thermiques dus au soleil – protègent les menuiseries des fenêtres. Façades blanches, encadrements gris et volets verts décorent dès lors plus des trois quarts du parc immobilier d'avant le XX^e siècle.

Le second principe veut que l'on ait presque toujours appliqué un décor sur les immeubles. Celui-ci pouvait aller d'une simple couche de peinture uniforme sur un immeuble modeste, à un dessin très élaboré comportant un fond de



Des couleurs ... pétantes: en milieu nouvellement urbanisé, fort bien. En milieu traditionnel, c'est une autre affaire. (photos section des monuments et sites, VD)

Knallige Farben: In Neubaugebieten mag dies angehen, aber in traditionell geprägten Quartieren sieht die Sache etwas anders aus. (Bilder Section des monuments et sites, VD)



Les couleurs de l'architecture dépendent d'abord des matériaux utilisés localement: la ville de Neuchâtel – ici la place Pury – est dominée par la pierre d'Hauterive (à gauche). Grès des Vosges rouge à Bâle (à droite).

(photos Ps)

Die Farbe der Gebäude hängt in erster Linie von den örtlich verwendeten Materialien ab: Die Stadt Neuenburg – hier die Place Pury – ist geprägt vom gelblichen Hauterive-Stein (links). Roter Vogesensandstein in Basel (rechts).

(Bilder SHS)

façade et des éléments structurants de type encadrements, chaînes d'angle, cordons, etc. sur un immeuble plus prestigieux. Dans certains cas, c'est même un faux appareil de pierres de taille régulier qui recouvrait le vrai appareil de construction irrégulier. Ces décors avaient en effet pour but soit de régulariser l'apparence d'un immeuble, par exemple lorsque celui-ci était construit avec des éléments hétérogènes, soit d'imiter des matériaux nobles que l'on n'avait pas les moyens de s'offrir, comme par exemple le marbre au lieu de la molasse.

Enfin, la troisième règle tient à l'économie des moyens utilisés, qui voit, surtout en milieu contigu, les décors limités aux façades principales, celles qui se présentent à la rue, tandis que les murs pignons ne sont jamais revêtus de décors peints mais laissés bruts, de même que les cheminées (qui aurait l'idée de peindre le pot d'échappement de sa voiture de la même couleur que la carrosserie?).

La notion de terroir

A ces trois règles de base s'ajoute le fait que les couleurs disponibles se situaient autrefois pour des raisons techniques et financières dans une gamme assez limitée: blanc, ocre jaunes et ocre roses et enfin, quoi que plus rarement,

noir (ou plus exactement les différents tons de gris). Le bleu et le vert (soit pour des raisons de coût, soit pour des motifs de stabilité dans le temps) étaient réservés aux intérieurs des édifices d'exception (voûtes d'églises, peintures murales, etc.). De plus, les ocre utilisés à l'extérieur restaient confinés à des nuances claires, la couleur «saturant» avec les peintures à la chaux à un certain niveau d'intensité, quelle que soit la quantité de pigment utilisée en trop.

Il résulte de ces quelques règles une architecture dans laquelle la couleur tient une place bien précise, facilement identifiable pour qui prend la peine d'observer le patrimoine bâti environnant. En cas de doute, les services cantonaux des monuments sont là pour renseigner le public sur les couleurs en usage dans les régions de la Suisse et pour aider les propriétaires et leurs architectes à faire les bons choix. L'architecture constitue l'essentiel du caractère de nos ensembles construits et de nos sites. Il est curieux que la notion de terroir soit aussi largement admise dans des domaines tels que la viticulture ou la fromagerie et que, quand il s'agit de patrimoine bâti, elle soit aussi peu prise en compte. Respecter le caractère de notre environnement bâti, c'est pourtant aussi respecter notre identité.

Farben haben eine gesellschaftliche und kulturelle Bedeutung

Keine Frage des Geschmacks

Leuchtendes Rot, Kobaltblau oder Apfelgrün... Der Fantasie der Eigentümer, Architektinnen und Maler scheinen keine Grenzen gesetzt. Der persönlichen Vorliebe entsprechend und möglichst farbenfroh sollen die Häuser sein. Die Farbe eines Gebäudes wird jedoch durch eine Reihe von Grundsätzen bestimmt. Diese werden leider im Allgemeinen ignoriert oder – genauer gesagt – vergessen.

Eric Teyssiere,
ehemaliger Denkmalpfleger
des Kantons Waadt

**In St-Malo gibt der graue
Granit den Ton an, in Bern
dominiert graugrüner
Molassesandstein.**
(Bilder LDD; M. Ruetschi,
Keystone)

**Le granit gris donne le ton à
St-Malo alors que le gris-vert
de la molasse domine à Berne.**
(photos LDD; M. Ruetschi,
Keystone)

Farben sind nicht neutral. Sie sind gesellschaftlich und kulturell eng mit der Funktion des Objektes verbunden, auf dem sie angebracht sind. Würde Sie beispielsweise eine gelbe Spiegelreflexkamera begeistern? Oder ein Ferrari in Englischgrün? Wie wäre es mit einem rosa Sakko, oder könnten Sie einen Fisch geniessen, der künstlich blau gefärbt ist? Wohl kaum.

Seit einigen Jahrzehnten haben in unseren Städten und Dörfern im Baubereich immer mehr Farben Einzug gehalten. Das war früher nicht so. Schaut man sich Fotos aus den 70er-Jahren an, dominieren Weiss, Beige und Hellgrau, da und dort etwas aufgelockert durch einige wenige Bauten, die pastellfarben gestrichen sind.

Die ersten intensiven Rosa- und Gelbtöne tauchten in den 80er-Jahren auf. Danach beschleunigte sich die Entwicklung, und im frühen 21. Jahrhundert waren auch Gebäude in leuchtendem Rot, Kobaltblau oder Apfelgrün zu sehen. Der Fantasie der Eigentümer, Architektinnen und Maler schienen keine Grenzen gesetzt – ganz nach dem eigenen Geschmack und farbenfroh sollte es sein.

In neu urbanisierten Gebieten mag dies angehen, aber in traditionell geprägten Quartieren sieht die Sache doch etwas anders aus. Nicht umsonst steht in der Charta von Venedig geschrieben: «Wenn die überlieferte Umgebung noch vorhanden ist, muss sie erhalten werden, und es verbietet sich jede neue Baumassnahme, jede Zerstörung, jede Umgestaltung, die das Zusammenwirken von Bauvolumen und Farbigkeit verändern könnte.»

Drei Grundsätze

Die Farbe eines Gebäudes ist keineswegs bloss eine Frage des Geschmacks, sondern wird durch eine Reihe von Grundsätzen bestimmt, die von Fachleuten, Behörden und der breiten Öffentlichkeit jedoch leider im Allgemeinen ignoriert oder – genauer gesagt – vergessen werden.

Der erste dieser Grundsätze lautet, dass die Farbe eines Gebäudes in erster Linie von den örtlich verwendeten Materialien abhängt: In St-Malo gibt der graue Granit den Ton an, auf den griechischen Inseln das Weiss der getünchten Häuser und in der Toskana die sienarote Erde. In Bern dominiert graugrüner Molassesandstein und in Basel roter Vogesensandstein. In Neuenburg – der Stadt, die (frei nach Alexandre Dumas) «wie aus einem Buttermöhli geschnitten» aussieht – ist der gelbliche Hauterive-Stein prägend. Übrigens waren in unseren Regionen die allermeisten Fassaden vom Mittelalter bis ins 19. Jahrhundert schlicht mit weissem Steinkalk verputzt, dem einzigen bekannten Bindemittel vor dem Aufkommen von Zement. Farbpigmente waren nämlich sehr teuer und wurden deshalb nur selten eingesetzt. Ausserhalb der Alpenregionen, wo andere Traditionen herrschten, erhielten Holz-





bauten einen schützenden Farbanstrich. Die Vordächer erstrahlten meist in einem hellen Grau, die Fensterläden waren grün, die Holzrahmen der Fenster weiss oder grau, da diese Farben die grossen Wärmeunterschiede aufgrund der Sonneneinstrahlung dämpfen sollten. Weisse Fassaden, graue Fensterrahmen und grüne Läden: So sahen hier vor dem 20. Jahrhundert mehr als drei Viertel aller Häuser aus.

Der zweite Grundsatz besagt, dass Bauten von jeher fast immer geschmückt wurden. Bei einem bescheidenen Gebäude mochte dies vielleicht eine einheitliche Farbschicht sein, bei prestigeträchtigeren Bauten hingegen waren es äusserst komplizierte Verzierungen, bei denen strukturierende Elemente wie Rahmen, Ecksteine oder Bänder auf den Fassaden angebracht wurden. Ein unregelmässiges Mauerwerk wurde zuweilen gar verschönert, indem man Fugen aufmalte und so ein regelmässiges Mauerwerk vortäuschte. Solche Dekorationen dienten dazu, das Erscheinungsbild eines Gebäudes harmonischer erscheinen zu lassen oder kostbare Materialien zu imitieren, deren Einsatz man sich nicht leisten konnte.

Der dritte Grundsatz schliesslich hängt mit dem sparsamen Einsatz der verfügbaren Ressourcen zusammen: Er führte dazu, dass insbesondere in eng bebauten Räumen Dekorationen auf die Hauptfassaden beschränkt blieben, die der Strasse zugewandt sind, während die Giebelwände ebenso wie die Kamine im Rohzustand belassen wurden. Wer käme denn auf die Idee, den Auspuff seines Autos in der gleichen Farbe zu bemalen wie die Karosserie?

Der Begriff «Terroir»

Nicht zu vergessen ist die Tatsache, dass Farben früher aus technischen und finanziellen Gründen nur in sehr begrenzter Auswahl zur Verfügung standen: Erhältlich waren Weiss, verschiedene Ockertöne und etwas weniger oft Schwarz (oder genauer gesagt verschiedene Grautöne). Blau und Grün waren aus Kostengründen, aber auch weil sie weniger dauerhaft waren, für ganz besondere Innenräume reserviert, so beispielsweise für die Bemalung der Kuppeln in Kirchen oder Wandmalereien. Zudem wurden an den Aussenwänden aus-

schliesslich helle Ockerfarben verwendet, weil Kalkfarben Pigmente nur bis zu einer gewissen Konzentration binden und intensive Farbtöne deshalb gar nicht möglich sind.

Werden diese Grundsätze beachtet, so führt dies zu einer Architektur, in der die Farben eine klare Rolle übernehmen. Und wer sich die Mühe nimmt, das vorhandene gebaute Erbe genau zu beobachten, kann dies auch unschwer erkennen. In Zweifelsfällen helfen die kantonalen Denkmalpflegestellen gerne weiter: Sie beraten die Öffentlichkeit, erklären, welche Farben in welchen Regionen der Schweiz verwendet werden, und unterstützen Eigentümer und Architekten dabei, eine gute Wahl zu treffen. Schliesslich prägt die Architektur den Charakter eines Ortes. Ist es nicht interessant, dass der Begriff «Terroir» beim Weinanbau oder bei der Käseherstellung eine so grosse Bedeutung hat, während er im Zusammenhang mit der Baukultur kaum berücksichtigt wird? Den Charakter unserer gebauten Umgebung zu respektieren, bedeutet auch, unsere eigene Identität zu respektieren.

Das «Terroir» des Waadtlandes: Weiss, verschiedene Ockertöne und ab und zu etwas Grau.

(Bilder Eric Teyssie)

Le terroir vaudois: blanc, ocre jaunes et enfin, quoi que plus rarement, gris.

(photos Eric Teyssie)

APROPOS...

Die Überlegungen des Architekten Heinrich Tessenow, die er 1925 im Aufsatz «Die äussere Farbe unserer Häuser» darlegte, haben bis heute nichts von ihrer Aktualität verloren:

«Es gehört zu den selbstverständlichsten Liebenswürdigkeiten, wenn wir suchen, unserer Hausansicht eine gewisse lächelnde Freundlichkeit zu geben; es ist immer wie eine stille Hilfe oder wie ein stiller Trost, wenn im vielen grauen alltäglichen Mühen und Sorgen die Menschen oder Dinge uns freundlich grüssen; und solches Grüssen hat hinsichtlich unserer Hausbilder sehr viel auch mit einer gewissen Farbigkeit, aber hat hier ebensoviel auch mit einer gewissen stillen verbindlichen Zurückhaltung zu tun.»

Und: «Der Städter, der sein Haus in der hellen Strasse von unten bis oben, über die ganze Hausfläche hinweg mit irgendwelchen heftigen Farben und möglicherweise noch mit blitzenden Ölfarben anpinseln lässt, ist allermeistens ganz zuverlässig ein ausgemachter Querkopf mit sehr geringem Gemeinschaftssinn oder ist eigentlich überhaupt kein Städter, sondern gehört, richtig behandelt, in die wildeste, einsamste Natur hinaus.»

Aus: Wohnhausbau. Heinrich Tessenow. Gesamtausgabe, Band 1. Hg. Theodor Böll für das Heinrich-Tessenow-Institut e.V., 2008.